

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

Parmi ses ascendants paternels ou maternels, le jeune homme, s'il avait pu percer la nuit des siècles, aurait sans doute retrouvé des exemples de cette fureur, qui ne se manifestait, on le pense bien, que dans des conjonctures vraiment tragiques.

Après les grands bouleversements, le calme revient insensiblement, et la paix règne de nouveau dans la nature aussi bien que dans les cœurs.

Les nerfs de la comtesse se détendirent. Deux larmes coulèrent sur ses joues pâlies.

Elle n'en avait par versé depuis la mort de son mari, survenue dix ans auparavant.

Une pensée de miséricorde ne tarda pas à germer dans ce cœur ulcéré.

Ce n'était pas le fils rebelle aux volontés de sa mère qui l'inspirait ; la comtesse était encore trop irritée pour pardonner à Georges d'avoir méconnu l'autorité sacrée d'une mère ; mais Mme de Kerlor revoyait la figure si douce et si touchante de l'orpheline, qui ne pouvait avoir aucune responsabilité directe dans ce triste conflit.

M. de Kerlor avait proclamé lui-même l'innocence de Mlle de Penhoët, qui ignorait les idées et les intentions que le jeune homme avait formées à son sujet.

Une âme vulgaire aurait fait supporter à la pauvre fille les conséquences de cette délicate situation ; la comtesse de Kerlor repoussait avec indignation une telle vengeance.

Non ! la mère de Georges ne se séparerait pas d'Hélène ; elle ne chasserait pas cette douce créature à qui elle ne cessait de rendre justice.

Que l'orpheline partageât l'amour de Georges, Mme de Kerlor, qui était femme en même temps que mère, pouvait difficilement admettre qu'il en fût autrement ; mais elle savait aussi que Mlle de Penhoët ne méconnaîtrait jamais l'étendue de ses devoirs.

En bannissant Hélène du château, la comtesse ne risquerait-elle pas en outre de la jeter dans les bras de Georges ?

Qui sait jusqu'où celui-ci irait si la comtesse avait l'inhumanité de replonger l'orpheline dans la détresse d'où Carmen l'avait arrachée ?

Malgré son irritation, Mme de Kerlor ne se sentait pas le triste courage de rejeter dans la vie, sans soutien, sans appui, sans ressources, celle que Dieu semblait lui avoir envoyée, et qui, rigoureusement, n'avait commis aucune faute.

La douairière resta longtemps plongée dans ses perplexités.

Plus d'une fois, sa main passa fiévreusement sur son front, comme pour dissiper le vertige sous lequel elle se débattait encore.

Un grand abattement succéda à cette longue surexcitation ; madame de Kerlor se sentait le cœur très oppressé. Elle sonna, Mélanie parut :

— Vous préviendrez Mlle Carmen que je n'assisterai pas au dîner, et que je ne veux voir personne. . . .

La femme de chambre manifesta une sérieuse inquiétude ; c'était une fille très dévouée à ses maîtres.

Elle murmura :

— Madame la comtesse est souffrante ?

Mme de Kerlor eut un geste bref.

— Allez, Mélanie, faites ce que je vous ai dit, et surtout n'ajoutez rien. . . . Vous viendrez ensuite me déshabiller.

— J'obéis, madame la comtesse, mais. . . .

— Je me sens fatiguée. . . . Ne vous tourmentez pas. . . . Allez !

La femme de chambre n'avait qu'à s'incliner.

Elle prévint Carmen et retourna auprès de sa maîtresse.

* *

Carmen et Hélène s'entretenaient comme deux sœurs, dans le petit salon, en attendant qu'on les prévint que le repas était servi.

Elles ne se rendaient pas compte de l'heure, sans cela elles au-

raient compris qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire au château, car le service y était très ponctuel.

Toutes deux étaient encore sous le charme de la délicieuse excursion qu'elles avaient faite à Loc-Maria en compagnie de Georges.

Hélène se sentait heureuse au delà de toute expression, car elle avait vraiment senti le cœur de Georges battre auprès du sien.

Carmen, après un léger accès de mélancolie, avait voulu partager la joie de son frère et de celle qu'elle appelait souvent : ma sœur.

Mlle de Kerlor brûlait du désir d'entendre Hélène entamer quelque une des confidences qui emplissent d'extase l'âme des jeunes filles.

Hélène devinait bien ce qui se passait dans l'esprit de Carmen et elle lui eût volontiers révélé son cher secret, si elle n'avait juré de l'enfouir au plus profond de son cœur.

— Quelle journée ! fit Mlle de Kerlor. J'espère que tu ne regrettes plus d'avoir suivi mes conseils.

— Non, ma bonne Carmen. . . . Mais, je te demande de te montrer généreuse et de ne jamais me rappeler ma dernière défaillance.

Hélène eut un battement des paupières qui évoqua un souvenir envolé. Elle pensait que si Carmen était arrivée un jour plus tard elle n'aurait quelques semaines auparavant, trouvé qu'un cadavre dans le petit appartement de la rue Saint-Donatien.

L'orpheline reprit :

— Tu n'as rien dit à ta mère. . . .

Carmen l'interrompit :

— Non !. . . . Il n'y a que Georges qui sache ce qui s'est passé.

— Tu n'aurais même pas dû l'en instruire.

— Je ne suis pas de ton avis ; Georges et moi avons décidé que tu viendrais au château ; nous avons suivi un plan élaboré en commun ; je devais fournir à mon frère tous les renseignements qu'il m'a demandés et qu'il était en droit d'exiger.

Hélène, toute treiblante, se dit que M. de Kerlor s'était toujours gardé de faire allusion à cette lamentable journée ; qui sait si, à part lui, il n'avait peut-être pas accusé l'orpheline d'avoir manqué de courage.

Carmen continua :

— Je sais fort bien que ce n'est pas Georges qui se montrera indiscret. . . . Il t'aime trop pour cela.

Mlle de Kerlor ajouta avec une inflexion de malice un peu triste :

— Ah ! comme cela doit être bon d'aimer !

Hélène ne put s'empêcher de sourire.

Décidément, M. de Saint-Hyrieix n'avait pas encore réussi à faire battre le cœur de son amie.

Si Mme de Kerlor consultait de nouveau Hélène à ce sujet, celle-ci pourrait lui répondre que Carmen ne paraissait pas très éprise du diplomate.

Mlle de Kerlor prit les mains de l'orpheline et s'écria :

— Mais réponds-moi donc !. . . . Quelque chose me laisse à supposer que tu es moins ignorante que tu ne veux le paraître.

Hélène n'aurait pas été aussi expansive que semblait l'exiger sa compagne ; mais elle aurait peut-être laissé entrevoir à celle-ci sa félicité, lorsque Mélanie vint leur faire la communication que nous savons.

L'enjouement de Carmen disparut brusquement, et Hélène parut soudain très inquiète.

— Qu'a-t-il pu se passer ? se demanda Mlle de Kerlor. Ma mère avait l'air très préoccupée quand elle a dit à Georges qu'elle voulait lui parler. . . . Je veux voir mon frère immédiatement.

Carmen se mit en quête de Georges ; on sait qu'elle ne pouvait le rencontrer.

Tanguy lui apprit que le jeune comte venait de sortir.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Carmen revint auprès d'Hélène, espérant que celle-ci aurait, de son côté, appris quelque chose ; mais les deux jeunes filles ne purent que se livrer aux plus diverses conjectures, en proie à d'amers sentiments.

Le bonheur de la maison était-il menacé ?

— Vois-tu, murmura l'orpheline, nous étions trop joyeuses.

Carmen s'écria :

— Ma mère est malade, j'en suis sûre ; pourquoi a-t-elle condamné sa porte ? Mélanie a reçu une consigne ; j'ai remarqué le trouble de cette fille.

Hélène, bien qu'elle partageât les alarmes de Carmen, chercha à la rassurer :

— M. de Kerlor ne se serait pas absenté si tes appréhensions étaient justifiées.

— Il se passe cependant ici quelque chose d'anormal, ma bonne Hélène.

— Peut-être !

— Tu sais ce que le Dr La Roche nous a dit, la dernière fois qu'il a rendu visite à ma mère. . . .

— Oui.

— Il craint une maladie de cœur.

— Prions Dieu que le médecin se trompe.